

vend... votre vie sera douce et fortunée... Aimer, être aimée noblement, est-il un sort plus digne d'envie ?

Et, par un cruel retour sur elle-même, la pauvre duchesse ne put s'empêcher de fondre en larmes.

Mademoiselle de Beaumesnil comprit tout et dit tristement :

— Il est donc vrai... il y a donc toujours une sorte d'égoïsme dans le bonheur !... Ah ! Herminie, pardon, pardon... combien vous avez dû souffrir ! Chaque mot de notre entretien avec M. Olivier devait vous porter un coup douloureux... Vous nous entendiez parler d'amour partagé, d'espoir, d'avenir, et, à toutes ces joies, vous pensiez qu'il vous faudra renoncer peut-être... Ah ! notre insouciance a dû vous faire bien du mal, Herminie !

— Non, non, Ernestine, dit la pauvre créature en essuyant ses pleurs, croyez, au contraire, que votre contentement m'a été salutaire et consolant... N'ai-je pas, pendant toute cette matinée... oublié mes chagrins, hélas ! désespérés !

— Désespérés !.. mais pourquoi cela?... M. de Senneterre est digne de vous... s'écria inconsidérément Ernestine, en se rappelant sa conversation de la veille avec Gerald, il vous aime... comme vous méritez d'être aimée... je le sais.

— Vous le savez, Ernestine, et comment cela ?

— Je veux dire... que... j'en suis sûre, Herminie, répondit Ernestine avec embarras ; tout ce que vous m'avez raconté de lui me prouve que nous ne pouvions mieux placer votre affection ; les obstacles qui s'opposent à votre mariage sont grands, je le crois, mais ils ne sont pas insurmontables.

— Ils le sont, Ernestine, car je ne vous avais pas confié cela... mais ma propre dignité veut... que je n'épouse M. de Senneterre que si sa mère vient ici, chez moi, me dire qu'elle consent au mariage de son fils... sans cela je ne voudrais à aucun prix entrer dans cette noble famille...

— Oh ! Herminie ! s'écria Ernestine, combien j'aime en vous cet orgueil... Et M. de Senneterre, qu'a-t-il répondu ?

— De nobles et touchantes paroles, reprit Herminie ; elles m'ont fait lui pardonner la tromperie dont j'avais été victime. Lorsque M. Olivier lui a annoncé ma résolution, loin d'en paraître surpris ou choqué, Gerald a répondu : « Ce que demande Herminie est juste ; cela importe à sa dignité comme à la mienne... le désespoir est lâche et stérile. C'est à moi d'obliger ma mère à reconnaître la valeur de la femme à qui je suis fier de donner mon nom. »

— Vous avez raison, Herminie, ce sont là de nobles et touchantes paroles.

— « Ma mère m'aime tendrement, a ajouté M. de Senneterre, rien n'est impossible à une passion vraie. Je saurai convaincre ma mère, et l'amener à la démarche qu'Herminie a le droit d'attendre d'elle. A cela, comment parviendrai-je ? je l'ignore... mais j'y parviendrai, parce qu'il s'agit du bonheur d'Herminie et du mien... »

— Et cette courageuse résolution de M. de Senneterre ne vous donne pas tout espoir ? dit vivement Ernestine.

La duchesse secoua tristement la tête et répondit :

— La résolution de Gerald est sincère ;



— C'est bien parler, ça, Jeannie.

mais il s'abuse. Ce que j'ai appris de sa mère me donne, hélas ! la certitude que jamais cette femme hautaine...

— Jamais ! pourquoi dire jamais ? s'écria Ernestine en interrompant son amie. Ah ! Herminie, vous ne songez donc pas à ce que peut l'amour chez un homme comme M. de Senneterre ? Sa mère est fière et hautaine, dites-vous ? tant mieux ! une lâche humilité l'eût trouvée impitoyable ; votre légitime orgueil la frappera, l'irritera peut-être, puisqu'elle est fière aussi, mais du moins elle sera forcée de vous estimer, de vous respecter... Ce sera déjà un grand pas... sa tendresse pour son fils fera le reste... car vous ne savez pas jusqu'à quel point elle l'aime... oui... elle l'aime assez aveuglément pour s'être compromise dans de misérables intrigues, afin de lui faire acheter une fortune immense par une action indigne de lui... Pourquoi, lorsqu'il s'agirait, au contraire, d'assurer le bonheur de son fils par une démarche digne et louable, son amour maternel faillirait-il à cette noble tâche ? Croyez-moi, Herminie, il ne faut jamais désespérer du cœur d'une mère.

(La suite au prochain numéro.)

## FRANÇOIS LE CHAMPI

PAR

GEORGE SAND.

(Suite.)

Par ainsi la Sévère avait son argent placé à bonne hypothèque sur sa propre terre, et à beaux intérêts. Mais elle n'en tenait pas moins sous sa griffe la succession de Cadet Blanchet, parce qu'elle l'avait si bien conduit qu'il s'était engagé pour les acquéreurs de ses terres, et qu'il était resté caution pour eux du paiement.

En voyant toute cette manigance François

pourpensait au moyen de ravoir les terres à bon marché sans ruiner personne, et de jouer un bon tour à la Sévère et à sa clique en faisant manquer leur spéculation.

La chose n'était point aisée. Il avait de l'argent en suffisance pour ravoir quasiment le tout au prix de vente. La Sévère ni personne ne pouvaient refuser le remboursement ; ceux qui avaient acheté avaient tous profit à revendre bien vite et à se débarrasser de leur ruine à venir ; car je vous le dis, jeunes et vieux à qui je parle, une terre achetée à crédit, c'est une patente de cherche-pain pour vos vieux jours. Mais j'aurai beau vous le dire, vous n'en aurez pas moins la maladie achetée. Personne ne peut voir au soleil la fumée d'un sillon labouré sans avoir la chaude fièvre d'en être le seigneur. Et voilà ce que François redoutait fort : c'est cette chaude fièvre du paysan qui ne veut pas se départir de sa glèbe.

Connaissez-vous ça, la glèbe, enfants ? Il a été un temps où l'on en parlait grandement dans nos paroisses. On disait que les anciens seigneurs nous avaient attachés à cela pour nous faire périr à force de suer, mais que la Révolution avait coupé le câble et que nous ne tirions plus comme des bœufs à la charrue du maître ; la vérité est que nous nous sommes liés nous-mêmes

à notre propre areau, et que nous n'y suons pas moins, et que nous y périssons tout de même.

Le remède, à ce que prétendent les bourgeois de chez nous, serait de n'avoir jamais besoin ni envie de rien. Et dimanche passé, je fis réponse à un qui me prêchait ça très-bien, que si nous pouvions être assez raisonnables, nous autres petites gens, pour ne jamais manger, toujours travailler, point dormir et boire de la belle eau clairette, encore si les grenouilles ne s'en fâchaient point, nous arriverions à une belle épargne, et on nous trouverait sages et gentils à grand'plantée de compliments.

Suivant la chose comme vous et moi, François le Champi se tabustait beaucoup la cervelle pour trouver le moyen par où décider les acheteurs à lui revendre. Et celui qu'il trouva à la parfin, ce fut de leur couler dans l'oreille un beau petit mensonge, comme quoi la Sévère avait l'air, plus que la chanson, d'être riche ; qu'elle avait plus de dettes qu'il n'y a de trous dans un crible, et qu'au premier beau matin ses créanciers allaient faire saisir sur toutes ses créances comme sur tout son avoir. Il leur dirait la chose en confidence, et quand il les aurait bien épeurés, il ferait agir Madeleine Blanchet avec son argent à lui pour ravoir les terres au prix de vente.

Il se fit conscience pourtant de cette menterie, jusqu'à ce qu'il lui vint l'idée de faire à chacun des pauvres acquéreurs un petit avantage pour les compenser des intérêts qu'ils avaient déjà payés. Et de cette manière, il ferait rentrer Madeleine dans ses droits et jouissances, en même temps qu'il sauverait les acquéreurs de toute ruine et dommage. Tant qu'à la Sévère et au discrédit que son propos pourrait lui occasionner, il ne s'en fit conscience aucune. La poule peut bien essayer de tirer une plume à l'oiseau méchant qui lui a plumé ses poussins.

Là-dessus Jeannie s'éveilla et se leva bien doucement pour ne pas déranger le repos de